

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef
GNAFRON . . . Caissier.
MADEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouilleur et gouilleur; épatant ébétant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMBLUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
CLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

VINGTIÈME

AUX GONES DE LYON

Mia culpa! mia culpa!!

Nom d'un chien de saprelotte! c'est moi que n'en ai fait de la jolie ouvrage, à ce que paraît!... j'ai bigrement bousillé la façade de la sorciété lyonnaise avec tout ça que je leur z'ai débobiné aux gones de Bellecour, des Capucins, de Saint-Georges, des Brettaux, de Perrache, de Saint-Paul et de Bechevelin.

Mia culpa!

Moi qui croyais leur z'y avoir incurqué le bonheur avec mes gognandises de moralisement, j'ai joliment arrapé la traïlle! Y sont tous sens dessus dessous; ça n'en fait un revari, une poussière que je n'en poye plus reluquer le clocher de Fourvière.

Mia culpa!

Ah! pignouf que sis! artignol, arsouille, bourrique..., fallait, au lieu de me fourrer dans la journalisterie que me tarabuste tant le coquelichon, fallait me mettre boulanger, gn'y a pas besoin d'avoir d'esprit dans ce méquier, et je n'aurai ramassé bigrement de pécuniaux c'tte année que la farine jaune n'était tant bon marché, à ce que dit le *Courrier de Lyon*.

Mia culpa! remia culpa!

Enfin c'est baclé, quoi? et je m'en petafinerai ma boîte à cornes contre le plafond du filmament que ça n'y ferait rien. Ça n'empêche pas que gn'y a chez vous, z'enfants, un fichu patrigot : de z'amis que se tirent la bourre, de z'époux conjugaux que couchent à retourné... dos, de journalistes que se font... spéculateurs, de z'especulateurs que se font journalistes, de patrons que vous flanquent leurs comillons à la porte, de comillons que font la gniaque à leurs patrons, de canezards qu'ont trop d'esprit, de bourgeois que sont trop bê-

tes; et pis un tas de pauvres petits mômes innocents que croient qu'y a rien qu'à faire de pochons par magnière d'écriture sus de papier blanc et à z'y mettre en lettres moulées pour faire aller le battant de la fortune, et que lâchent leurs places pour reganiser un méquier à blagues que gagne pas tant seulement le montage; et pis encore M. le Procureur impérial que vous apinche tous ces plumassiers de deux sous que n'entravent la voix publique et qui vous les envoie un peu bien à Roanne quand la langue leur fourche, pace que ça l'embête de lire toutes ces gandoises; et pis aussi tous les gones que piaillent, que bavent, que quinchent pace qu'on leur z'y cogne les doigts dans le z'yeux de leur comprenette éborniclé ou ben qu'on marche sur les agassins de leurs consciences. Ah! saprelotte, qué bouvari! et quand je pense que c'est sus ma guerdine de feuille de chou que sont poussés tous ces vezons...

Nom d'un chien! mia culpa! remia culpa! remia culpa!!

Aussi, z'enfants, je m'en vas fourgonner toute c'tte sampillerie de mauvaises langues que pitrognent mon journal et que n'en font l'épouvantement des honnêtes... guerdins.

Attendez voir, je m'en vas vous detrancanner un peu le plan d'un autre que j'ai manigancé dans ma penseuse.

1^o Gn'y aura d'abord un article sus la decentralisation, par M. Adrien Peladan ou ben M. I. Bertrand, ou ben un autre;

2^o Un feuilleton sus la synthèse des tirades des Bardes druidiques par le p'pa Pezzani;

3^o Une pièce de versses par un M'ssieu que voudrait ben n'être décoré.

4^o De l'arché... au... logis... vous savez? Cette affaire que parle des vieilles pierres, des sous que passent plus et toutes les z'équevilles que les Romains d'autrefois ont jetées en Saône;

Mais, comme nous le disons plus haut, il est possédé d'une manie incurable qui fait chaque jour des progrès tellement rapides, que, si cela continue et qu'il vive encore quelques années, on ne saura plus où elle s'arrêtera.

Le père Torticolis ne peut pas voir passer une femme sans avoir immédiatement l'envie de l'aborder et sans mettre immédiatement aussi, cette envie à exécution.

Vous l'avez tous vu, ce petit vieillard, pimpant, vert encore et mis avec élégance, promener son œil fin et égrillard sur les femmes qui passent et les suivre avec intérêt en prenant de petites mines à mourir de rire.

Convenable dans ses expressions quand il est sur tout autre sujet que celui qui forme sa manie, il se livre, dès qu'il en parle, à des écarts de langage qui paraissent d'autant plus extraordinaires qu'ils jurent d'une manière effroyable avec ses façons d'être et son éducation.

Le père Torticolis, recherche la société des jeunes gens bien plus que celle des hommes de son âge, il est plus jeune qu'eux tous du reste, et son bonheur est au complet quand il a rencontré une oreille complaisante où il peut glisser doucement le récit de ses bonnes fortunes.

A l'entendre, il n'est pas de Don Juan qui le vaille, il ne connaît aucun obstacle et il est de si bonne foi en

5^o De charades, de logoglyphes, de rébus et de problèmes;

6^o Des... Tiens! vous m'écoutez pas!... Y pioncent, les gones! Je leur z'ai pas dit seulement les intiturés de mon journal, qu'y piquent déjà leur romance....

Mais z'attendez donc les versses, z'enfants... Ah! ben, non, c'est de bêtise, ça: gn'y a M. Linnossier que se cognerai dans la caboche que je veux li siffler son bey de Tunis.

Je m'en vas reganiser mon journal sur une autre trame

D'abord, je vous debobinerai toutes les z'aventures de malheurs arrivés par accidents: les maçons que débaroulent de leurs échafaudages, les ivrognes que se sansouillent dans les gaillots, les pauvres femmes que n'accouchent sur les tretoirs, les petits filous que se font pincer, les grands voleurs que n'en rechappent; les apoplexies, les fièvres, les choléras, le z'incendies, le z'inondations, et toute cette gale de misères que petafinent les pauvres créatures; ça vous fera rire et ça aidera à vos digestions, que je n'ai tant derangées à ce que dit ce M'ssieu Chose.

Après ça, je vous y detrancannerai la biographie de z'assassins célèbres: ça dira comment qu'y se sont arrangés pour piger leurs pauvres victimes; comment ils les ont étra maillées, dechicotées, desempillées, et pis après comment on vous les z'a t'a leur tour raccourcis en si grande çarimonie que ça n'en fesait honte à la procession de la Fête-Dieu. Nom d'un rat, que ça sera canant! Ça remplacera joliment la morale en actions qu'était bigrement use.

Ensuite gn'y aura de romans à la façon de M. Renest Feydeau et de M. Gustave Faubert, ou qu'on expliquera comme c'est chenuret de grabotter le matrimoniaux et de fourrer dedans ces bu-

narrant ses aventures qu'on finit par en croire au moins la moitié, ce qui est déjà bien joli.

Ce qui lui arrive à Lyon suffit déjà pour défrayer plusieurs romans de mœurs; mais quand il se met sur le chapitre des aventures qui lui adviennent dans ses voyages, à Paris ou aux eaux, Faublas, Vermont, le chevalier de Grammont, M. de Guise et tous les lovelaces connus et à connaître, ne sont que de bien petits garçons auprès du père Torticolis.

Chaque semaine notre homme qui demeure habituellement à la campagne vient passer un ou deux jours à Lyon, pour s'y livrer, sans encombre, à son penchant favori: il ne manquerait pas, l'hiver, un bal de l'Alcazar quand on lui promettrait l'empire du Japon.

Il cherche, du reste, à se faire pardonner ces escapades hebdomadaires par une masse de paquets, de cadeaux de gracieusetés, qu'il rapporte à son domicile légal en venant y reprendre sa chaîne.

En somme, le petit père Torticolis, est un brave homme plus malheureux que coupable; s'il se moque du scandale, le scandale le lui rend bien et il trouve sa punition dans l'assouvissement même de sa passion.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAMBES LYONNAIS

Le père Torticolis.

Quand une monomanie arrive à la hauteur d'un vice, elle devient chose presque respectable, et devant elle il faut ôter son chapeau avec tout le respect dû au courage malheureux.

Si le père Torticolis voit cette phrase, il va se l'appliquer immédiatement et il est de fait qu'il est impossible à ceux qui le connaissent de ne pas supposer qu'elle a été faite spécialement à son intention.

C'est certes un bon homme que le père Torticolis, et ce n'est ni comme voleur, ni comme gredin d'aucune espèce qu'il a droit à une place dans la galerie du *Journal de Guignol*.

gnes de maris que sont de cavets trop molasses ; et comme après on peut toujours se petafiner le caisson ou ben avaler d'empoison que ça vous fait une fameuse réputation. Ça donnera de z'idées à vos petites fenottes que sont panosses comme tout.

Gn'y aura encore quéque z'histoires escabreuses que seront écrites en bon français bien entortillées de mots à pile et à face que les p'pas et les m'mans sauront ben tourner du bon côté ; mais que vos demoiselles demanderont ça que ça veut dire et que les cousins leur z'y expliqueront pendant les vacances. Hein ! c'est ça qu'est ben éventé.... Le *Salut public* n'en crèvera de jalousie, le vieux !...

Ah ! pis, j'oubliais la Bourse pour apprendre à vos mômes qu'on peut gagner gros d'argent sans rien faire.

Ça sera ça un journal !!!

* *

Eh ben, velà t'y pas que vous ronchonnez à present, et les anciens que rechignent !...

Allons, allons, gongonez donc pas, tas de bugnasses ; vous voyez ben que c'est de frimes tout ça que je dis. Je sis pas rien assez timbré pour n'aller faire concurrence à ces potringues de grands journaux qu'emboconnent le pauvre monde et leur z'y font gober de pastonades pour de gras double ; je jacasse, moi, tout de go, à la bonne franquette, comme les vieux d'autrefois qu'étaient pas rien si bêtes et qui disaient ça qu'y pensaient sans malice.

Eh ben, z'à votre tour, vous autres ; disez donc aussi ça que vous n'en pensez ; fesez donc pas vos boimes... Ah ! je vois ben, vous n'avez peur de ceusse que gueulent, parce que Guignol leur z'y a, en passant, cabossé leurs melons qu'étaient pas à l'alignement et que braillent que mon canard est z'un journal de scandale et de dire-famation. Les blagueurs ! Qué donc que j'ai dit famé ?

Gn'a tant seulement Claque-Posse que gribouille de bons-z-hommes sus ma première page, pace qui ne sait pas écrire en fin, le pauvre belin ; y sait que faire des barres que sont toutes de guinguoi comme la rue de l'Impératrice, mais y vous arrappe joliment une frimousse, allez ; gn'y aurait pas de bobo si les autres piaillont pas comme ça : Tez ! velà la margoulette de M'ame X... ; tiens c'est le pif de m'nami Chose ; ah ! velà les gniaques de M'ssieu Machin... Et pis de c'tte façon y débinent tout le monde et y disaient que mes marionnettes ont de langues de serpents au lieu que c'est eusse que sont des caromniateurs....

Ah ! M'ssieux de la haute, si je n'avais lâché le quart de ça de menteries que vous disez tout haut des genses, gn'y a ben longtemps qu'on lui aurait ratissé le bec à ce pauvre Guignol et que les gones grincheux l'auraient z'envoyé à l'Académie vétérinaire pour qu'on li signe son passeport d'abattage.

Taisez-vous donc, farceurs... je connais votre mimero, allez ; vous vous fichez pas mal de l'inréputation du monde. Quand y sont là en beau-devant de vous, gn'y a pas assez de mon cher M'ssieu par ci, ma chère dame par là, et pis y n'ont pas quasiment tourné le casaquin que vous n'en disez pis que pendre, et si y n'avient fait toutes les gueuseries que vous n'en racontez, y seraient bons qu'à faire de pensionnaires de Roanne ou de Château-Floquet... Et puis ces gones-là, ça piaille contre Guignol !... Nom d'un chien, ça fait regret. Taisez-vous !... vrai, taisez-vous !

Après tout, si y en a qu'ont reçu des écrabouillures de ça que j'ai dit, c'est toujours pas de pauvres gones que peuvent pas se rebifer et que restent à cacabozon sus le chemin de la misère ; ça n'a jiclé seulement sus de fantômes, de banquiers à la petite semaine, de piqueurs d'once, de filous que marchent juste le long de la rase du Code pénal ; et pis aussi de mamis que rincent les péculiaux de leurs p'pas avec de poutrones, de vieux

melachons tout patraques que font le joli cœur et de vantards qui veulent nous faire prendre de seringues pour de becs de gaz ; y sont pas à plaindre, allez ! y z'ont de z'arpions pour se garer et de bedaines que se portent bien pour digérer toutes les béatilles que je leur z'y repasse ; y se fichent pas mal de ça que je bajaffe, et, quand on le leur z'y cogne trop fort sous le pif y tapent sus leur profonde : Je m'en bats l'œil, qu'y disent ; je tiens les picailleurs, moi, et les autres s'en torchent le bec.

* *

Z'enfants, là ; maintenant assez de jaccasseries : voyons, pisque nous sommes entrain de nous expliquer, écoutez voir un peu. Vous n'êtes allés l'autre semaine à Loyasse et à la Madeleine voir les anciens, t'y pas vrai ? Ça vous a fait penser que faudrait un jour piquer uné tête dans le grand trou. Gn'y aura pas de riches ou de pauvres, faudra tous n'y passer et enfourner la grand-veste sans manches. Eh ben ! imb'ciles, vous voyez donc pas que ma tavelle c'est pour vous rappeler que faudra, un de ces quatre matins, recevoir la tatouille de la camarde que vous allongera un atout de grâce avec sa cheville à tourner devant, la gailarde. S'agit pas de tortiller, faudra l'avalier l'arête !... Et ce qu'y a d'embêtant, c'est qu'elle se fourre toujours en travers de la corgnole. Et pis, c'est pas tout, le Grand-Teneur de Livres s'amènera pour reluquer vos registres... Ah ! nom d'un rat, rien que d'y penser, ça n'en donne la chair de poule.

Allons, z'enfants, et nini, c'est fini... faut plus faire des bêtises, ne plus vous dechicoter ensemble, n'être tout plein sages comme de petits Saint-Jean de cire, et surtout pas graigner votre ami Guignol ; vous voyez ben que c'est un bon zigue que vous raconte de calembredaines pour vous faire avaler le gorgeon de la moralisance.

Là, ça y est, les gones, et vous rebifez plus, sans ça gare la Camarde et le Grand-Livre !

GUIGNOL.

GUIGNOL MAGNETISEUR

Guignol est en train de faire des expériences magnétiques sur une tête de carton. Il pense, avec juste raison, qu'il serait plus original de faire parler une face ayant apparence humaine que le pied d'un quéridon.

En cet instant on frappe trois gros coups à la porte, il va ouvrir, et Gnafron entre en tubant et en chantant : Vive le vin, vive ce jus divin, etc.

GNAFRON.

In vino veritas ! Bonjour, vieille ganache !..

GUIGNOL.

Tiens ! il a son plumet.

GNAFRON.

Plumet ? c'est un panache

Rouge comme de feu que lèche mon melon.
J'ai fait degouliner dans mon vieux corgnolon
De piquette que vous grabotte la tignasse...
Toi, te ne bois que d'eau, l'esses une bugnasse !
Le piot fait claquotter la langue et le palais.
C'est-y chenu, le vin ! surtout le beaujolais.
J'en ai bu quatre pots !.. Ma basane en centpotte
Gargouille et fait jicler l'esprit dans ma jugeotte...
C'est comme ça, mamie ! gn'a ni crac, ni cric,
Le grand pepa d'en n'haut ma dit : soye alambic !
Te vois ben qui veut pas que ma langue s'arappe.

Après une pause et avoir renifflé fortement.

La vigne gourde l'eau pour abouler la grappe ;
Moi je liche le vin et fait de l'arcali.

In vino veritas ! hein ! vieux ! c'est-y joli ?

GUIGNOL, lui tendant une chaise.

Tiens, Gnafron, assieds-toi.

GNAFRON, s'asseyant.

T'as pas tort, vieille bête :

J'ai le coquelichon que sonne la retraite ;
Ça fera comme ça, caboche aux pieds pelus,
Que ta chaise bancanne aura deux pieds de plus.

GUIGNOL, réfléchissant.

Ma tête de carton demeure sans parole...
Hélas ! pas de miracle ! alors changeons de rôle.
On prétend, est-ce vrai ? Dieu seul le sait,

GNAFRON, toussant.

Hum ! hum !

GUIGNOL.

Que l'homme dans l'ivresse est un bon médium.

Prenant une ferme résolution.

Oui, somnanbulisons, magnétisons l'ivrogne,
Pour voir ce que dira cette bouche qui grogne.

Il fait plusieurs passes magnétiques et Gnafron s'endort.

GNAFRON.

Mille sacs à l'envers ! — Qu'est-ce que tout cela ?
Pour le coup c'est trop fort ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Le diable sur mon nez a posé ses besicles ;
Je ne vois plus Lyon avec ses hémicycles,
Ses dômes, ses clochers, ses maisons et ses quais ;
Les filles d'opéra, les barons, les laquais,
Les académiciens, les rapins, les artistes,
Les titis, les rimeurs, les juifs, les journalistes,
Boursicotiers, banquiers et commerçants rusés
Se sont en un clin d'œil tous métamorphosés.
Lyon est un grand bois recouvert d'un ciel terne.
Si le vieux Diogène allumait sa lanterne
Afin de découvrir un homme là-dedañs,
Il y verrait des loupes armés de longues dents,
Des oiseaux babillards, des nids pleins de reptiles,
Des taupes, des mulots, des singes inutiles
Sautant et gambadant, cassant la branche en fleurs,
Détruisant les fruits verts et mangeant les meilleurs ;
Il y verrait aussi des buffles à moustaches,
Au croissant bien arqué, des chèvres et des vaches,
Des biches et des cerfs, des pythons, des chameaux,
Des aigles, des lions et d'autres animaux ;
Des porcs baissant la queue et tournant leurs yeux

[mornes.

Des moutons bien tondus, des bêtes à trois cornes,
Des chiens doublés de chats aux ailes de griffon,
Espèce dont n'a pas dit un seul mot Buffon ;
Je n'en finirais plus dans mes nomenclatures
S'il me fallait noter ces cornes et ces hures
Que je vois fourmiller dans la grande forêt
Qui murmure à la place où Lyon murmurait.
Tout est bien habité, troncs pourris et charmillles.
Mais, c'est désopilant ! ils vivent en familles,
Ces braves animaux ! Les uns vont deux par deux,
Les autres, trois par trois, accouplement hideux,
Se composant d'un cerf, d'un bouc et d'une truie
Que la fange salit et que lave la pluie !
Ils s'accordent très bien, et sous les rameaux verts,
Chacun suit ses penchants et ses instincts pervers.
La panthère sourit et montre ses dents blanches
Au lion décrépît qui fait craquer les branches ;
Une guenon poursuit un vieux singe pelé
Qui lui cligne de l'œil, sur la mousse étalé ;
Au chant du coq doré qui s'entend d'une lieue,
La poulette sautille en retroussant la queue ;
Au paon qui fait la roue une dinde répond ;
Une chatte angora poursuit un vieux chapon ;
L'âne, se souvenant de sa verte jeunesse,
Braille en caracolant autour de son ânesse ;
Et la blonde génisse appelle le taureau
Qui lèche la rosée aux feuilles de sureau ;
Un perroquet bavard à ses bêtes de somme
S'essaye à bégayer le langage de l'homme,
Lui siffle en si-bémol : Veux-tu fermer ton bec !...
L'étalon, en flairant, la jument poulinière,

Hennit, se cabre et vient la mordre à la crinière.
Le diable en ricanant doit se frotter les mains
Devant ces animaux qui singent les humains.
De la corruption, ils connaissent la règle.
Les serpents, les chacals font des mamours à l'aigle,
Et les caméléons, ayant plumé le coq,
Vont boire dans un lys battu par le siroc.
Le crapaud sur les fleurs tend sa gueule baveuse,
Et la pie est toujours comme autrefois voleuse!
Un troupeau d'étourneaux s'abat dans le buisson,
Se chaille, et toujours dit la même chanson...

GUIGNOL.

Halte-là! vieux Gnafron! Es-tu donc las de vivre?
Tu bois à l'hypocrène et son onde t'enivre;
Tu te grises par trop et divagues, mon cher,
En méprisant ainsi les œuvres de la chair;
C'est être peu chrétien et bien peu charitable;
Ote-moi de ton nez les bécicles du diable.
Et reconnais Lyon.

GNAFRON sans s'éveiller.

Ouf!! que Dieu soit loué!
La forêt disparaît et mon acte est joué.

GUIGNOL, au paroxysme de l'enthousiasme.

C'est dit! le magnétisme est la science unique;
Avec elle on pourra faire à la mécanique
De la prose et des vers. A-t-on vu ce Gnafron
Dicter sans bégayer quatre-vingts vers de front!
Nous n'aurons plus besoin du journal et du livre,
Puisqu'en *ensommeillant* un pareil animal
On peut trouver en lui le livre et le journal.
Ah! c'est prodigieux, étonnant, incroyable!

Après avoir réfléchi et se frappant le front.

Mais je connais ces vers... ils sont de moi, que diable!
Je les fis autrefois.

GNAFRON toujours endormi.

Un matin qui gelait,
Et qu'alors t'avais pris la peau de Triboulet
Guignol fait de nouvelles passes sur la tête de Gnafron,
celui-ci se réveille, il est dégrisé.

GNAFRON.

Béni soit le Seigneur, car j'ai fait un beau rêve.

GUIGNOL.

Que dit-il?

GNAFRON.

J'ai plané sur la céleste grève,
Grève dont les galets sont faits de diamants.
De pleurs cristallisés qu'ont versé les amants.
J'ai vu le paradis où les âmes fidèles
Voltigent deux à deux comme les tourterelles
Et vont se becquetant dans la lumière d'or,
Un fluide divin que l'on ignore encor.
J'ai vu se balancer des roses lumineuses
Où venaient se poser des âmes amoureuses,
Comme des papillons d'azur et de carmin,
Et qui toutes chantaient: Gloire au Maître divin!

GUIGNOL.

Dieu! je l'ai rendu fou quand il n'était que bête!

GNAFRON.

Non, tu m'as fait rêver comme rêve un poète.

COGNE-MOU.

NOUVELLE IMPORTANTE.

La Direction du *Guignol*, prenant au sérieux
les reproches de légèreté qu'on lui a faits, vient
de fonder

LA GIROUETTE

Journal politique

très intéressant et destiné à montrer combien elle
connaît les *Ficelles* du grand format.

Nous publierons donc, la semaine prochaine,
à la quatrième page de notre 30^e numéro, le spe-
cimen de cette feuille extraordinaire.

PILE OU FACE.

Le jeu a ruiné beaucoup de monde et il n'a jamais en-
richi personne; ce qui n'empêche pas qu'on trouve par-
tout de fanatiques joueurs, même parmi ceux qui n'ont
pas grand chose à perdre mais qui auraient grand besoin
de s'enrichir: témoins les *voyous lyonnais* qui jouent à
pile ou face pendant des journées entières et qui, pour
la plupart, portent des pantalons en loques, des blouses
déteintes, des chemises plus ou moins sales et des sou-
liers dont l'extrémité figure assez bien la gueule d'un
brochet qui perd l'eau, le tout surmonté de casquettes
crasseuses posées sur le derrière de têtes aux cheveux
incultes, ressemblant pas mal à des araignois.

C'est dans ce pittoresque débrillé qu'on rencontre ces
messieurs, rassemblés par groupe sur les promenades
ou les bas-ports des quais. Ils choisissent de préférence
ces endroits, parce qu'ils sont plus à leur aise et que le
sol, convenablement nivelé et sablé, semble préparé à
leur intention.

Chacun, à tour de rôle, lance son sou dans la direc-
tion d'une ligne tracée dans le sable; celui qui approu-
che le plus du but ramasse les sous de ses compagnons,
les range symétriquement dans sa main et les lance en
l'air en prenant soin de les faire virer le plus possible,
puis tous les joueurs se penchent pour voir le résultat
et crient tous à la fois: « une tête, deux têtes, trois
piles », etc.

La partie commence, d'abord assez silencieusement;
mais, peu à peu, le tumulte augmente, le jeu s'anime,
bientôt survient une dispute, les vociférations redou-
blent, les adversaires jurent comme des païens et s'ap-
postrophent en termes qui prouvent que, s'ils ne sont
pas forts en grammaire, ils ont fait des études appro-
fondies sur le catéchisme poissard.

La monnaie de billon fait tous les frais des parties de
tête et pile. Néanmoins il en est qui, à force de jouer,
finissent par faire des pertes sérieuses relativement à
leur moyens pécuniaires: car quels sont les ressources
de cette voyoucratie pâle et déguenillée?

Les uns, tous jeunes, de simples gamins, dérobent à
leurs parents l'argent qu'ils jouent.

Les autres, plus âgés, perdent ainsi la majeure partie
de leur maigre salaire.

Honte donc à vous, indignes polissons, qui jetez au
vent le prix des sueurs de votre père et des longues veilles
de votre mère!

Honte à vous, immondes vauriens, qui pour satisfaire
une stupide passion, dissipez le peu que vous gagnez et
ne rougissez pas de rester à vos familles à un
âge où vous devriez commencer à vous suffire!

Cachez-vous, monstres!

VARLOPINO.

M. THIERRY, THIERRY, THIERRY,

Notre compatriote, compatriote, compatriote,

ET AMI, ET AMI, ET AMI,

Photographe, photographe, photographe,

de Paris, de Paris, de Paris,

Rue Chaussée-d'Antin, 45, 45, 45, 45, 45,

OPÉRANT LUI-MÊME par tous les temps,
soleil, éclipse, pluie, brouillard, neige, trombes,
inondation, pleine lune, lune rousse et lune de
miel,

Vient de proposer à la *Rédaction de Guignol*
une opération magnifique.

Il s'agirait de faire la *photographie* de cha-
que Rédacteur, ornée de tous les vices qui lui
sont libéralement accordés, avec figures allégori-
ques dont les types seraient pris dans la bonne ville
de Lyon. M. X... représenterait l'Orgueil; M. Z...
la Luxure; M. C... la Bêtise; M. J... l'Ivyrogne-
rie, etc., etc.

Cette idée vous sourirait assez, mais nous crai-
gnons une disette de péchés capitaux.

On est prié d'en apporter quelques-uns au Bu-
reau du journal; — il en sera délivré récépissé.

LETTRE DES ANTIPODES

Il m'est arrivé parfois, dans ce journal, de parler des
femmes — (j'entends des femmes honnêtes, car les
autres sont d'un genre neutre) — avec une pointe d'amer-
tume qui m'a été reprochée par l'un des plus dignes re-
présentants de ce sexe aimable.

J'ai trop d'envie de conserver ses bonnes grâces et trop
de crainte d'être considéré comme son ennemi, — pour
ne pas m'efforcer de démontrer le contraire, d'abord en
faisant remarquer que mes impressions étant datées des
Antipodes, il y a de fortes présomptions qu'elles ne
peuvent s'appliquer aux femmes de mon pays, — ensuite
en formulant, touchant ce sujet, une sorte de profession
de foi, — quoique je ne sois ni vieaire ni savoyard.

La femme, — dont le Créateur n'avait pas senti la né-
cessité immédiate, et qui, dans l'origine, fut donnée à
l'homme pour charmer par sa conversation les ennuis du
Paradis terrestre, — a rejeté bien loin ce rôle subalterne
et a pris, de nos jours, une influence en proportion directe
avec le développement de sa feuille de vigne primitive,
— développement dont l'histoire a été racontée mieux
que je ne pourrais le faire.

Aujourd'hui si le monde était à refaire, — Dieu, qui a
trop de tact et de bon sens pour ne pas se placer au ni-
veau du progrès, — commencerait par créer la femme,
puis tirerait l'homme d'une de ses côtes.

Je ne crois donc pas me tromper en disant que la femme
occupe la plus grande place de notre vie et que pour beau-
coup elle est le but de l'existence.

Regardez à ses pieds: vous y trouverez les rimes du
poète, la palette du peintre, le ciseau du sculpteur et les
doubles croches du musicien; vous y verrez la trace des
genoux de tous les hommes qui sont venus courber le front
devant l'idole, en lui offrant qui son talent, qui sa poésie,
qui sa jeunesse, qui son or.

Je vois d'ici quelques hommes sérieux sourire en haus-
sant les épaules; allez, braves gens, ce n'est pas pour vous
que je parle, peut-être êtes-vous notaires, avocats, can-
tonniers, ou marchands de n'importe quoi; mais à coup
sûr, vous n'êtes plus des hommes; pour vous il n'y a pas
de sexe, — le monde se divise en deux races:

Les créanciers et les débiteurs.

Les premiers sont gens à saluer et les seconds des
gredins, — c'est connu.

Je vous renverrai donc à vos cravates blanches, à vos
lunettes et à vos balais, en disant avec Alphonse Karr:

« Celui qui n'a jamais aimé et qui a la sottise de s'en
vanter, ne peut-être qu'un imbécile ou un méchant
homme. »

Choisissez.

Ce serait une curieuse étude à faire que celle des in-
tonations avec lesquelles se monte et se descend à tout
à la gamme chromatique de l'amour.

A dix-huit ans, — la femme vous apparaît comme un
être aérien et immatériel; il n'y a en elle que des yeux
d'azur, un cou de cygne et une tunique blanche; — on ne
demande qu'à fouler le sol que ses pieds effleurent, à
respirer l'air qu'elle respire et à être inondé de son re-
gard bleu. — Il vous vient à l'esprit de mettre le feu aux
quatre coins de sa maison pour avoir l'occasion de lui
sauver la vie, et vous pataugez dans l'idéal jusqu'au jour
où vous vous apercevez que la vierge adorée compte
quarante-cinq printemps, qu'elle a le nez camard, les
doigts carrés et qu'il lui manque trois dents.

Mais qu'importe? — Vous avez aimé.

Plus tard, les yeux se dessillent, la timidité s'est en-
fuie à mesure que la moustache poussait, on dénoue le
bandeau traditionnel, — le regard cherche, sous la tu-
nique vaporeuse d'autrefois, — le contour des hanches
et la rondeur du sein; et quand l'amant tombe aux pieds
de la belle, c'est qu'entre les yeux d'azur et le cou de
cygne, — il a trouvé la place d'un baiser.

Plus tard encore, les cheveux blanchissent, la tête
penche, le front se ride, et, pauvre vieil amoureux, il
essaie d'inspirer la pitié du dévouement, il court, va,
vient sur ses jambes débiles, apporte des bonbons, des
bouquets, fait les commissions, essaie de sourire avec sa
bouche édentée, rit quand elle rit, pleure quand elle
pleure, implore ou plutôt mendie un regard, et, quand il
l'a obtenu, baise le bord de sa robe au risque de lécher le
parquet.

Qu'est-ce à dire de tout cela, sinon que les femmes
nous mènent par le bout de leurs ombrelles, qu'elles ont
su nous entourer d'un réseau de dentelles et de rubans,
au milieu duquel nous essayons en vain de nous débattre,
et que nos critiques et nos petits cris de paon qu'on plume
ressemblent aux criailleries de l'esclave contre le triom-
phateur.

WILHELM GIRL.

P. S. J'attends une demande en mariage.

FAUSSES NOUVELLES

Encouragé par le succès que vient d'obtenir au congrès de Liège le farouche libéral qui a demandé la suppression de Dieu, de la famille et de l'hérédité,

Un individu, vêtu d'un manteau couleur de muraille, dissimulé sous un faux nez et orné d'une barbe de sapeur, a réclamé la suppression du *Journal de Guignol*.

A cette proposition inconvenante, la foule s'est ruée sur l'audacieux, a arraché sa barbe, son faux nez, et, sous ces attributs masculins, on a découvert... quoi ?

Le gracieux visage de Mademoiselle MARIE GRANDET !!!

CONCOURS ANNUEL

DU

JOURNAL DE GUIGNOL

300 fr.

La Direction du *Journal de Guignol* met au concours le sujet suivant :

LA PRESSE A LYON

DEPUIS 1848.

Le prix consiste en une somme de trois cents francs déposée à cet effet au CRÉDIT LYONNAIS.

La Direction s'engage à faire imprimer à ses frais le travail qui aura obtenu le prix.

Les manuscrits devront être anonymes et d'une étendue médiocre, de manière à ne former qu'une simple brochure.

Chacun d'eux sera accompagné d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et une devise ou épigraphe qui sera répétée sur le manuscrit pour permettre de reconnaître la personne qui aura remporté le prix.

Les travaux des concurrents devront être déposés au bureau du journal, chez M. Labaume, cours Lafayette, 5, avant le 1^{er} Janvier 1866, terme de rigueur. — On est prié d'affranchir.

NOTA.— Les membres de la Rédaction, organisateurs de ce concours, se sont interdits d'y prendre part.

LES ULCÈRES LYONNAIS

IV

Les Cabinets particuliers

Des voix plus autorisées que la nôtre se sont élevées contre la prostitution; dans un récent rapport au Sénat, un orateur en a fait pour ainsi dire l'histoire: on a parlé des ordonnances de Saint Louis, de la répression du vagabondage, de l'assainissement du Palais-Royal et de certaines rues adjacentes, de la suppression de maisons suspectes dans les grandes artères, mais on a omis de parler des cabinets particuliers, ces succursales des mauvais lieux.

Le cabinet particulier ou salon, n'est à vrai dire qu'un

asile ouvert jour et nuit aux filles perdues, aux bravi de la débauche, un bouge où l'on trouve à toute heure ce qu'on aurait peut-être honte d'aller chercher ailleurs; en un mot, un dépôt de luxure, s'il est permis de risquer ce mot pour rendre l'idée juste.

A voir combien ces sortes de lieux se sont multipliés depuis cinq ans, il faut croire que le métier est lucratif aujourd'hui. A part quelques établissements qui se respectent et respectent leurs clients, il n'y a pas un marchand d'huitres, un comptoir, un caboulot qui n'ait son salon où trône une Hèbe plus ou moins tatouée.

De cette manière, l'immoralité tient enseigne comme le perruquier; eile a un panonceau comme le notaire; elle fait partie des professions honorables qu'on affiche... C'est dans la rue; tournez le bouton. entrez; demandez du champagne ou du cassis et deux verres; le garçon qui sait ce que parler veut dire tirera les rideaux des fenêtres, fermera la porte à clef et veillera à ce que vous ne soyez pas dérangés.

Jadis, avant le progrès, l'ouvrière, la jeune fille étourdie, y regardaient à deux fois avant d'entrer dans un hôtel; ce mot seul les faisait réfléchir; aujourd'hui elles n'hésitent plus à entrer dans un salon; un salon, mais c'est le sanctuaire de la bonne compagnie, le lieu où s'assemblent pour causer les gens comme il faut... Nous n'avons pas besoin de dire que certains numéros du *Moniteur judiciaire* prétendent le contraire.

Ceci est ignoble, tout le monde le sait, tout le monde le voit; beaucoup le disent tout haut; la fille, à qui la crainte de la police inspire une certaine retenue ou celle qui n'a plus rien à perdre y donne ses rendez-vous, y conclut ses marchés honteux et y mène ouvertement ses clients des carrefours; car, pour ces derniers, la consommation n'est qu'un accessoire.

Il y a là évidemment une atteinte portée à la morale publique; c'est un fléau patent, une perdition accessible à tous, à ceux qui la recherchent comme à ceux qui veulent l'éviter.

La presse quotidienne lyonnaise, distraite par les can-can des villes d'eaux, par le choix d'un emplacement propre à l'érection d'une statue, par le mauvais état d'un trottoir, par l'échenillage ou la taille des arbres de nos promenades, par le curage des égouts, ne s'est jamais occupée des questions morales.

Eile ne s'est pas encore aperçue, notre fraternelle amie, qu'il existe par la ville, bon nombre de ces étouffoirs dorés au Ruolz où l'on chante, où l'on boit, où l'on joue au besoin, et cela chaque nuit au désespoir des honnêtes abonnés.

Il nous semble pourtant qu'il y a beaucoup à dire là-dessus, et qu'il est honteux que dans ce Lyon, dont la propreté fait les délices de nos journaux de trois sous, les personnes qui sortent du théâtre soient hardiment accostées, rue Impériale, avec l'impudeur des filles de joie de Londres.

COLOMBINETTE.

On nous communique le numéro du *Salut Public* de jeudi 9 novembre, dans lequel ce journal déclare qu'il a déposé au Parquet de M. le Procureur impérial une plainte contre le *Journal de Guignol*.

Cette plainte aurait été motivée par l'article — à propos de scandale — où nous avons apprécié la position prise par notre confrère dans le récent débat de la *Presse* et de l'*Opinion nationale*.

Ce procédé nous afflige sans nous étonner.

Il appartenait en effet à ce journal qui, par sa faute, a occasionné une provocation en duel et un procès en diffamation, — Il n'y a pas à nier, les faits sont là, — de nous intenter à son tour une action sur laquelle nous ne sommes pas encore fixés.

Si notre opinion a été exprimée en termes très vifs, c'est que nous n'avions aucune raison de nous montrer gracieux vis-à-vis de ce journal — et pour cause.

Nous n'avons fait, du reste, que nous mettre à l'unisson de la presse parisienne et provinciale qui, la première, a déclaré plus que singulière la conduite du *Salut public*.

THÉÂTRES.

Théâtre des Célestins. — *Un Ménage en ville* est cette vieille histoire d'un mari placé entre une jeune femme et une ancienne maîtresse à qui il a caché son mariage. — Il adore sa femme, — sa maîtresse l'aime et a le droit de l'appeler le père de son enfant.

On comprend la situation: il s'agit de se débarrasser

honnêtement et sans tapage de la femme irrégulière et du susdit enfant.

Un avocat malin, parent de ce malheureux, qui a deux femmes dans les bras sans pouvoir mettre l'une à terre, lui conseille de faire une donation entre-vifs qui la dédommage de sa société; mais, patatras, la donation tombe dans les mains de la femme légitime et tout semble perdu.

Par bonheur, il se trouve là un vieux garçon, oncle et parrain de l'époux infortuné, portant par conséquent les mêmes nom et prénom que son coquin de neveu, et à qui l'avocat, de plus en plus malin, endosse la donation, la femme et l'enfant. Ce pauvre diable, célibataire par vocation, se voit donc donateur, père et mari à un âge où il espérait occuper le reste de ses jours à poser des double-six sur une table de marbre.

Voilà le squelette de cette comédie que M. Th. Barrière a habillée de mots spirituels et de situations amusantes, et, malgré quelques invraisemblances, le public a ri, — il était désarmé.

Nous aurons souvent l'occasion de faire des compliments à l'excellent comédien Lebrun, qui a rendu d'une façon très-comique les vicissitudes et les surprises de son personnage d'oncle pour tout faire. Qu'il en prenne donc son parti. Mlle Smith a su montrer la passion et les nerfs d'une maîtresse abandonnée. M. D'Herblay, qui dans la pièce est le type de l'homme rangé et économe (cela se voit à sa redingote du troisième acte), a joué avec plus d'entrain et moins de froideur qu'il ne le fait ordinairement.

Enfin, nous serons également tout sucre pour Mesdames D'Herblay et Jacops. Quant à M. Train, il a toujours l'air un peu embarrassé de son individu, — mais nous aimons à croire qu'il a voulu s'identifier aussi complètement que possible avec son rôle de mari entre deux femmes.

Nous nous abstenons de rendre compte du *Mourtrier de Théodore*, afin de ne pas nous exposer aux poursuites de M. le procureur impérial pour outrages à la morale. Cette comédie-vaudeville de M. Clairville essaie en vain de provoquer le rire par les bouffonneries que voici: un monsieur qui porte une malle, une femme vertueuse qui saupoudre de poivre le bonnet de son mari, décroche les rideaux de son lit, casse ses bretelles, coud son mouchoir dans sa poche, éventre ses cigares, cache ses pantoufles et pend ses bottes au mur, etc.

MM. Lamy et Minne ont fait de leur mieux, et Mme Lamy passe au milieu des plaisanteries de mauvais goût et des grivoiseries de commis-voyageurs, dont le dialogue est émaillé avec un aplomb, un entrain et une verve dignes d'une meilleure pièce.

Théâtre Impérial. — Après un quatrième début, M. Holtzem a été admis comme second ténor léger. C'était justice. La sévérité du public à l'égard de cet artiste, d'un talent réel, ne pouvait s'expliquer qu'en supposant que l'admission de M. Miral avait épuisé toute la dose de son indulgence.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

A M. Numa. — Le *Siècle*, la *Presse* et F.-V. Raspail auraient leur compte dans nos colonnes avec un singulier plaisir si *Guignol* était timbré.

A M. Campine. — Ni le sien, ni le vôtre ne sauveraient la morale.

A M. Ratapail. — Le feu d'artifice est la garantie de notre discrétion.

A M. B. Gouichard. — Que veux-tu? Un immortel, c'est du vieux cuir; on le regroulera.

A M. Claude S. — *Guignol* est muselé pour ces questions. Bravo à vous! et toutes nos sympathies à la pauvre veuve, votre mère.

A M. Buridan. — Quand on porte un semblable nom, on doit avoir une épée au service d'une Marguerite de Bourgogne quelconque; à moins qu'on ne soit que son roquet; alors on jappe, la queue en trompette, comme toi.

A M. Viebour. — C'est tout femmes à barbe dans ces boutiques; ça fraie avec de ci-devant lanciers et ça se mouche avec un matricule. *Guignol* a vendu ses échelles.

A M. Varlopin. — Mom d'un rat! que l'esses bugnasse! Si les gones veulent dessampiller mon sarsifi, l'en reponds, t'y pas? Cavet, va! — Pourquoi que te les saraboules ces pillereaux en herbe. — Te sais ben que te m'en... m'elles pas, pisque je me reliehe les babines de ta matière;... te peux aller tant te voudras.

A M. B. Perduboula. — L'avis de jour, le *Tourne-aux-vents*, au numéro 30. Grand merci. Fends-toi de 100 kilos de beurre et fais vibrer toutes les cordes de la guitare. — Et puis viens serrer la main à *Guignol*, de une à cinq heures; s'il n'est pas visible, tu le verras.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5